

« Les miracles de Marguerite » par Benoîte Groult*

avant-propos au livre de Marguerite Audoux *Douce lumière*, Buchet/Chastell, 2009

* Benoîte Groult 1920-2016) alors membre du jury du prix Femina et du prix Marguerite Audoux

J'ai l'impression d'avoir toujours connu Marguerite Audoux, même si je ne l'ai jamais rencontrée. Ses livres figuraient dans la bibliothèque de mes parents, au côté des romans de Paul Morand, de Cocteau, de Marcel Jouhandeau ou d'Henri-Pierre Roché, l'auteur de *Jules et Jim*, que je voyais très souvent, petite fille, dans le salon familial.

J'ai dû lire *Marie-Claire* vers seize ans et surtout *L'Atelier de Marie-Claire*, où je découvrais un reportage quasi familial sur l'atelier de la maison de couture qu'avait créé ma mère en 1920, 25 faubourg Saint-Honoré et qui fonctionna jusqu'en 1940. J'ai souvent pensé que Marguerite avait pu travailler comme « petite main » ou maîtresse ouvrière » dans un des nombreux ateliers qu'ouvrit Paul Poiret, mon oncle, à Paris.

Mes parents étaient épatés que *La Grande Revue* ait publié en feuilleton en 1910 *Marie-Claire*, son premier roman, et que Mirbeau ait choisi de le présenter. Puis que Jean Giraudoux à son tour ait préfacé le livre, paru la même année aux éditions Fasquelle¹. Cette jeune couturière pauvre, qui avait eu la malchance de naître Marguerite, Marie Donquichote et qui prit vers la trentaine le nom de sa mère, Audoux, devait avoir d'étranges pouvoirs pour s'être fait accepter en quelques années par le milieu artistique et littéraire, on dirait aujourd'hui branché, de Montparnasse.

Arrivée à dix-huit ans à Paris, de la ferme solognotte où, enfant abandonnée, elle avait été placée comme bergère, elle devint bientôt l'amie d'Alain-Fournier, de Charles-Louis Philippe et obtint même un article de Gide dans *La Nouvelle Revue française*.

Mais plus étonnant encore, en décembre 1910, Marguerite Audoux, toujours pour *Marie-Claire*, son premier roman, obtenait le tout jeune prix Femina-Vie heureuse, qui deviendra en 1922 le prix Femina et dont Anna de Noailles devait être la première présidente. La première lauréate en fut Myriam Harry en 1904.

Parmi les jurées, je citerai notamment : Juliette Adam, Marcelle Tinayre, Julia Daudet (Mme Alphonse Daudet), Lucie Delarue-Mardrus, Judith Gauthier, Séverine et Caroline de Broutelles, la directrice du magazine *La Vie heureuse* qui, avec le soutien de son éditeur, Hachette, venait de créer le prix, doté de 5000 F. Comme le Goncourt, né un an plus tôt. Or, le prix Goncourt, avec son jury exclusivement masculin, avait déclaré d'emblée sa misogynie : « Pas de jupon chez nous ! », aurait déclaré un de ses membres, Joris-Karl Huysmans. « L'académie ne peut encore faire cet acte de révolution de décerner son prix à une femme », expliquait le chroniqueur du *Gaulois*. C'est pour contrer les choix de ses confrères (il faudra attendre 1944 pour que l'académie Goncourt se décide à attribuer son prix à une femme. Ce fut Elsa Triolet...) que *La Vie heureuse* réunit un jury de « femmes de lettres reconnues » pour couronner l'ouvrage d'un débutant, homme ou femme. Après Myriam Harry, ce jury choisira Romain Rolland pour *Jean-Christophe*, avant de déclarer « qu'à mérite égal, le comité préférerait grouper ses votes sur un nom de femme ». En cent ans, le prix sera donné à 38 femmes et 55 hommes...

Troisième lauréate, Marguerite Audoux allait connaître un succès de librairie et de critique exceptionnel. Elle commença l'année suivante à écrire *L'Atelier de Marie-Claire*, publié d'abord en feuilleton dans *L'Excelsior*, puis en 1920 chez Fasquelle. Chargée d'élever les trois enfants de sa nièce, elle continua ensemble ses travaux de couture et d'écriture, jusqu'à ce dernier livre, *Douce Lumière*, confié juste avant sa mort à son petit-neveu Paul d'Aubuisson. Il fut publié chez Grasset quelques mois avant la parution du numéro 1 du magazine *Marie Claire*, baptisé du nom du premier roman de Marguerite.

Curieusement, bien des années plus tard, Marguerite Audoux allait reparaître dans ma vie, comme si elle m'adressait un troisième clin d'œil. Ce fut en 1998, lors de la création du prix Marguerite Audoux, à l'initiative de l'association du Berry et de la Capitale. Le jury, présidé alors par Serge Vinçon, sénateur du Cher, était constitué pour rendre hommage à « un écrivain de langue française dont l'œuvre révèle des liens avec celle de Marguerite Audoux ». J'ai été touchée par l'énoncé du détail de ces liens. « Le jury examinera les œuvres qui prennent pour sujet tout parcours chaotique dans l'existence, d'une enfance éprouvée à une vieillesse effacée. Sont bienvenus les textes qui évoquent les joies simples, l'humilité, la solitude, la famille perdue et/ou réinventée, la condition féminine, les petites gens, notamment ceux du monde rural ou des ateliers de couture... » Je retrouvais là tout ce qui m'avait ému dans les premiers livres de Marguerite, et dans *Douce Lumière*.

Je faisais partie du jury Femina depuis près de vingt ans, ce qui représente un travail lourd pour une écrivaine, mais je ne pouvais refuser de rejoindre ce prix Audoux où siègent, entre autres, Pierrette Fleutiaux, Anne-Marie Garat et Marc Lambron, tous trois lauréats du Femina ! Je suis restée attachée à ce jury, heureuse aussi d'avoir participé à l'inauguration de la bibliothèque Marguerite Audoux dans le III^e arrondissement de Paris, preuve, s'il en était besoin, que des auteurs de sa qualité demeurent dans la mémoire de ceux et celles qui les ont aimés.

Et pourtant bien peu de fées s'étaient penchées en 1863 sur le berceau de la petite Marguerite, Marie Donquichote...

¹Jean Giraudoux a préfacé la prépublication dans *La Grande Revue*. Octave Mirbeau a préfacé l'ouvrage paru chez Fasquelle.